

Ce qu'on dit de nous

Michel Biron

Numéro 78, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91775ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (2019). Ce qu'on dit de nous. *L'Inconvénient*, (78), 60–63.

Ce qu'on dit de nous

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

Il existe de plus en plus d'écrivains québécois installés en France qui, sans tambour ni trompette, se tournent naturellement vers des éditeurs français pour publier leurs œuvres. C'est là un phénomène nouveau, dont on a peu parlé jusqu'ici. Rien à voir avec Ducharme publié chez Gallimard en grande pompe, ni avec des écrivains « vedettes » plus récents, comme Nelly Arcan, publiée au Seuil. Ces écrivains « migrants » s'insèrent discrètement dans le paysage littéraire français, comme l'a fait par exemple la romancière Julie Mazzieri chez José Corti, depuis la Corse où elle vit depuis de nombreuses années. Deux autres romancières d'origine québécoise suivent un parcours similaire : Hélène Frédérick, qui travaille et publie aux éditions Verticales, et Élisabeth Benoît, qui vient de faire paraître son premier roman chez l'éditeur réputé P.O.L.

Hélène Frédérick avait réagi fortement en 2014 à un article de Louis Cornellier dans *Le Devoir* sur les pièges de l'exotisme, où l'on

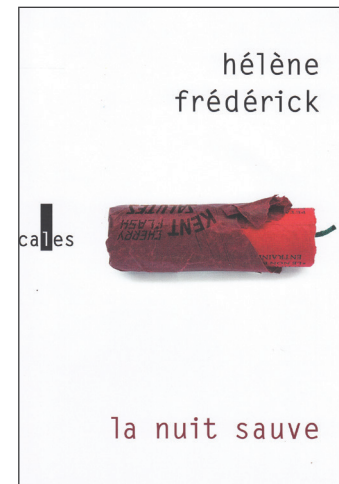
entendait d'étonnants échos d'une très vieille querelle entre régionalisme et exotisme. Son roman *Forêt contraire* (2014) reprenait certains schèmes bien connus de la tradition québécoise, avec le retour d'une jeune femme quittant Paris pour se réfugier dans le chalet de ses parents, mais c'était une quête de soi qui avait peu à voir avec la tradition nationale, et encore moins avec le régionalisme d'antan. À l'inverse, son premier livre, *La poupée de Kokoschka* (2010), n'avait rien d'exotique ou d'exotisant, même si ce roman se déroulait à Munich en 1918, avec pour héroïne une costumière de théâtre à qui le peintre expressionniste Oskar Kokoschka avait commandé une poupée grandeur nature à l'effigie de sa muse Alma Mahler, la veuve du musicien Gustav Mahler. L'idée selon laquelle le romancier d'ici se doit d'adopter une « perspective québécoise », comme Camille Roy l'avait jadis exigé en parlant de la nationalisation de la littérature canadienne, constitue pour Hélène Frédérick une réduction absurde de sa propre réalité : « Le

regard de l'écrivain, comme celui du lecteur, est teinté de ce qu'il est, c'est-à-dire difficilement définissable, c'est-à-dire d'abord et avant tout humain, doté d'une conscience, d'une histoire qui lui est propre, labyrinthique ou en ligne droite. » Il n'y a pas à opposer le régionalisme et l'exotisme, le Québec et la France, l'Amérique et l'Europe : la romancière vit tout cela à la fois et substitue à ces faux dilemmes des interrogations autrement plus personnelles, comme celles qui sous-tendent la figure modeste, translucide mais rebelle de cette costumière au service d'un grand maître.

On pourrait appeler ce moment le « tournant belge de la littérature québécoise », c'est-à-dire le moment où, à la manière de tant d'écrivains bruxellois ou wallons qui se fondent depuis toujours dans le champ parisien, les écrivains québécois mettent leur art au-dessus de l'idéologie nationale. À ceci près, toutefois, qu'ils oublient plus difficilement que Simenon ou Michaux d'où ils écrivent. Ils vivent sereinement leur expatriation, mais sans triomphe et sans nier la part de déchirure propre à tout exil, revenant spontanément sur les lieux de leur passé pour y puiser leur inspiration. C'est ce que fait à nouveau Hélène Frédérick dans son troisième roman, *La nuit sauve*, qui fait alterner les voix de trois adolescents réunis pour une fête, à l'été 1988, au milieu d'un champ de maïs quelque part au Québec.

Le premier de ces adolescents, et le plus mémorable, s'appelle Fred. Il est gros et, à cause de son physique, il est convaincu qu'aucune fille ne voudra jamais de lui. C'est un fils de fermier, passionné de lecture (il traîne un roman de Pierre Boulle dans sa poche, *L'épreuve des hommes blancs*), effacé comme l'était la costumière de Kokoschka, mais affligé en outre d'une tristesse infinie. Il se sent absent au monde, réduit à ce qu'on dit de lui (« Je suis de la communauté des éponges »), porté comme tant de personnages romanesques québécois par un ambigu « désir de désertion » face à la loi des adultes (« Mon désir de désertion est-il une façon d'y céder ou bien de signifier mon refus »).

Les deux autres adolescents au cœur de ce roman ne se posent pas ce genre de questions. Mathieu, playboy insupportable, est le centre d'attraction (la fête a lieu chez lui). Il travaille le jour à la « cannery », où il s'assure que les femmes ne ralentissent jamais la cadence pour mettre les légumes en



boîte. Durant la fête nocturne, il astique sa « bécanne » (anagramme de *béance*, souligne le texte), se laisse approcher par la nouvelle venue (Anélie) tout en rêvant du corps de la provocante Caroline. En marge du groupe, le troisième personnage, Julie, forme une bulle avec son amie Sophie. « *Carpe noctem* », revendique-t-elle ; « on se fout des autres », répond Sophie, qui ne cesse de les observer toutefois pour le plaisir de médire. Une de leurs cibles préférées est le pauvre Fred, éternel *loser*, mal habillé de surcroît. Il porte un pantalon bon marché, trahi par le logo « Conserve » qui imite celui d'une marque connue. « Deux lettres permutées et c'est dix fois moins cher mais il faut entendre les invectives qu'elles lui coûtent. » Elles parlent, lui se tait, éternel combat entre la communauté et les exclus, entre le pouvoir des mots et la misère des dominés, entre l'élan de vie et le désir de mourir ou de tuer.

C'est un roman-tableau qui cherche moins à raconter une histoire qu'à restituer l'intensité d'un âge où chaque geste est un drame potentiel. « Je crois que la nuit nous sauve », dit Sophie à Julie, toutes deux se parlant comme jamais les garçons ne se parlent, flairant le danger tout en se croyant à l'abri. Le roman se tient lui-même sur le bord de toute forme d'action, dilatant le temps d'une seule nuit, l'élevant à la hauteur d'un rituel de passage, un temps liminaire, suspendu entre les obligations de l'année et le grand loisir de l'été. Les voix des adolescents sont interrompues ici et là par les paroles prophétiques d'un chœur, parabase poétique où le futur se lit à même les signes du présent : « Bientôt la nuit deviendrait le contraire de la nuit, et il n'y aurait plus de sommeil possible. » L'atmosphère est crépusculaire, l'humanité court à sa perte, entre les dérives néolibérales et le désastre écologique.

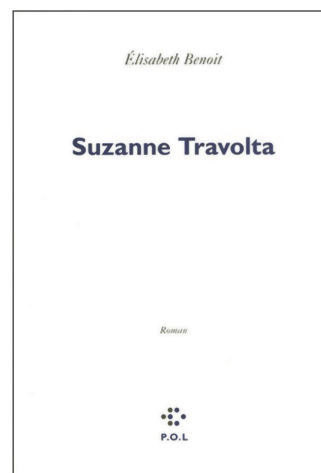
Pendant que chacun danse sur la musique préparée par Mathieu, Fred tient son roman comme une grenade dégoupillée, terroriste en puissance, et s’imagine hurlant « Conserve » au moment de lancer son livre-grenade au milieu du groupe. Mais il préfère le « gouffre nocturne », la « noireté bleuâtre » de l’orée du bois, et, avant que l’aube n’apparaisse, il file à toute vitesse sur sa moto, jetant son casque, puis son blouson, enfin léger, épousant la loi de l’instinct, perdant bientôt son unique phare, fonçant, plus invisible que jamais, vers la moto de Mathieu qui vient à contresens. On ne saura pas à la fin de cette fable troublante s’il est parvenu à l’éviter au dernier moment : « Mais c’est bien le noir qui m’avale, la chaleur de l’estomac d’une baleine. »

•

L’univers de *Suzanne Travolta* d’Élisabeth Benoît, fille du romancier Jacques Benoît et informaticienne de métier comme son héroïne éponyme, est comme l’envers de celui créé par Hélène Frédérick. Au champ de maïs s’oppose le Mile-End, le milieu des artistes branchés du Montréal le plus contemporain. Sa prose est d’un réalisme exacerbé, mais pleine de détails fantaisistes, drôles, déconcertants à l’occasion. La narration est double : d’un côté, on lit le récit de Suzanne Travolta, de l’autre, l’enquête sur la même Suzanne Travolta, racontée par Bob, qui travaille avec Mike dans une boîte de surveillance informatique. Bob et Mike ne savent pas pourquoi ils enquêtent sur cette jeune femme apparemment sans histoire. Nous non plus.

Tout commence avec le suicide de Marie-Josée, trouvée pendue dans son appartement de la rue Waverly. Elle était actrice de théâtre, spécialisée, au grand dam de sa famille, dans les pièces expérimentales sans succès. Elle était surtout la sœur de Laurent, vedette de la télévision locale. Suzanne Travolta ne l’a connue que de loin, en tant que voisine. Elle se rend malgré cela à son enterrement et y rencontre un ami d’enfance de Laurent, Ray, un journaliste qui remarque, comme tout le monde, que Suzanne porte des chaussettes jaunes au salon funéraire. Ray, lui, porte une chemise exagérément déboutonnée pour les circonstances.

Ce sont des détails, mais toute la saveur de ce roman tient à ces minuscules anomalies qu’Élisabeth Benoît note avec un soin maniaque. Son personnage est obsédé par



ce qu’on dit autour de lui. Tout est affaire de honte, de mépris, de dégoût, mais sur un ton comique : « Sur place aux funérailles il m’avait semblé m’être comportée le plus normalement du monde, mais je réalisais a posteriori, une fois installée chez moi, que j’avais eu un comportement abject. Maintenant tu flirtes dans les enterrements, m’étais-je répété une dizaine de fois à voix haute dans l’espoir d’éprouver de la honte, au lieu de quoi je m’étais rappelé un autre incident que j’avais oublié entretemps. » Elle n’a jamais vraiment aimé Marie-Jo, et encore moins la famille de celle-ci, si fière des succès médiatiques de Laurent. Car Marie-Jo n’avait jamais été que la sœur de l’autre, toujours en train de se montrer à ses côtés et n’ayant qu’un seul vrai talent, celui de la scénographie, qui l’a servie jusqu’à la fin : « C’était bien son genre de se pendre », s’était dit Suzanne en apprenant la nouvelle au café du coin.

Qui est Suzanne Travolta ? Elle porte un drôle de nom, mais personne ne souligne son étrangeté. Mike et Bob ne trouvent rien de très spécial non plus dans son appartement, hormis le frigo repeint en rouge (« J’en ai vu des choses dans ma carrière, se dit Bob, mais un frigidaire repeint, c’était la première fois »). Son identité importe au fond assez peu, mais elle n’arrête pas de penser à l’image qu’elle projette, à l’image que les autres projettent. C’est un jeu épuisant. Seuls le sport et la drogue la calment un peu. Mais rien n’arrête le flux de ses pensées. Elle pense à Ray, croisé à l’enterrement de Marie-Jo : a-t-elle vraiment flirté avec lui ? Et qui est au juste ce journaliste « culturel » ? La narratrice s’imagine toutes sortes de choses, et nous aussi. Ça parle beaucoup dans ce roman, qui fait référence au « babillage » de Marie-Jo dont s’ennuiera son frère, lui-même intarissable, et comporte d’innombrables paroles rapportées.

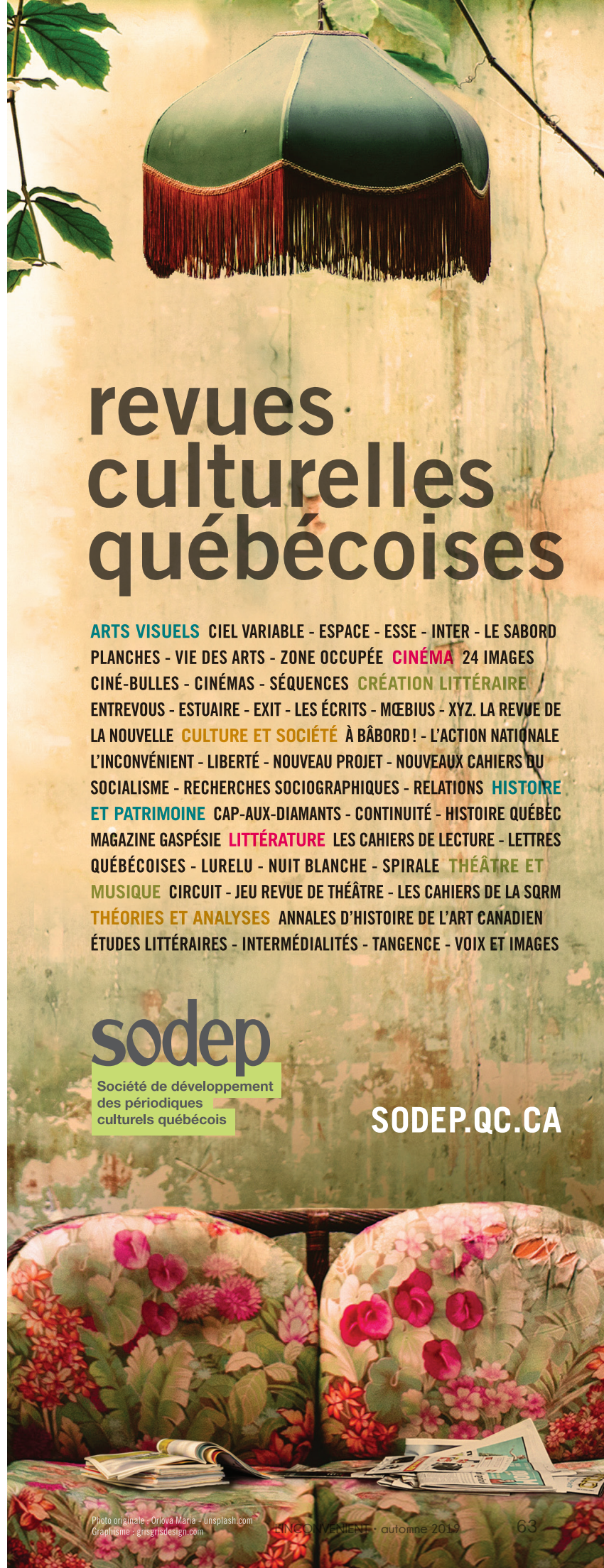
Le livre est truffé de dialogues insérés dans le texte, parfois enchâssés dans d'autres dialogues, ce qui donne par exemple un dialogue gigogne : « Surtout prends ton temps, m'a dit Laurent, m'avait dit Ray. »

L'écriture est rythmée par ces paroles en cascade qui donnent au roman son allégresse. Et puis tout à coup, au détour d'une logorhée, de nouveau un détail croustillant, comme lorsque Ray mentionne à la narratrice, inquiète de n'avoir pas été à sa place lors des funérailles, qu'au contraire Marie-Jo l'aimait beaucoup : « Elle t'aimait bien, elle me l'a dit, elle était heureuse que tu sois là. » La narratrice sourcille en entendant le verbe au présent, comme si Marie-Jo lui avait parlé depuis son cercueil. Elle conclut que Ray est un type dérangé, car il faut être dérangé pour insinuer que la morte était ravie de voir sa voisine à ses funérailles. Mais cela ne l'effraie ni ne la surprend : n'est-ce pas toujours avec des individus un peu fêlés que Suzanne Travolta se sent bien ? « Avec les gens normaux je me suis toujours sentie seule, terriblement seule, les gens normaux n'ont jamais eu de place pour rien dans leur vie, les gens normaux ont des vies rangées, où tout est à sa place et où il n'y a de place pour rien, alors que les déséquilibrés ont toujours de la place, la place dans la vie des dérangés est infiniment extensible voire élastique à mort. »

Tous les personnages ont donc une araignée au plafond. Laurent, par exemple, avoue consulter un médium pour communiquer avec sa sœur morte. Mais la championne à ce jeu reste Suzanne, qui confie à Ray qu'elle sent la présence de Marie-Jo dans sa salle de bains, tel un fantôme. Ce que confirment Mike et Bob, les enquêteurs, qui ont placé des caméras et des micros dans l'appartement de Suzanne, et qui n'en reviennent pas de la voir converser réellement avec le fantôme de Marie-Jo. Par contre, ils trouvent normal qu'elle ait un revolver, un M37 chargé, dans un tiroir de la cuisine. « Tout le monde est viré sur le top dans cette histoire. » Rarement aura-t-on vu un premier roman jouer aussi habilement avec les codes du réalisme et de la satire sociale. ■

LA NUIT SAUVE
Hélène Frédérick
Verticales, 2019, 178 p.

SUZANNE TRAVOLTA
Élisabeth Benoît
P.O.L., 2019, 256 p.



revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD
PLANCHES - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE **CINÉMA** 24 IMAGES
CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION LITTÉRAIRE**
ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE
LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD! - L'ACTION NATIONALE
L'INCONVÉNIENT - LIBERTÉ - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU
SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS **HISTOIRE
ET PATRIMOINE** CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC
MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE** LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES
QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE ET
MUSIQUE** CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM
THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN
ÉTUDES LITTÉRAIRES - INTERMÉDIALITÉS - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA